Black feminism, pop-music & Antiquité

Fabien Bièvre-Perrin

▶ **To cite this version:**

Fabien Bièvre-Perrin. Black feminism, pop-music & Antiquité. 2017, http://pophistory.hypotheses.org/2518. hal-01659957

HAL Id: hal-01659957
https://hal.science/hal-01659957

Submitted on 10 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Black Feminism et Antiquité dans la pop-music

- Brouillon sans illustrations pour http://pophistory.hypotheses.org/2518

Ces dernières années, l'Antiquité classique s'est frayée un chemin dans tous les aspects des musiques pop et urbaines : les héros de l'Antiquité et l'architecture classique sont omniprésents dans les paroles, les clips ou sur scène. Ce sont notamment les chanteuses blanches qui se sont approprié des schémas hérités de l'histoire de l'art et du péplum : Katy Perry incarne Cléopâtre, Lady Gaga et Kylie Minogue se disputent Aphrodite… Dans un mouvement parallèle, on repère également de plus en plus fréquemment l'Antiquité dans la communication de chanteuses de couleur, où elle se charge souvent d'un message politique. C'est notamment le cas chez Solange Knowles avec son clip pour *Don't touch my hair*, paru en octobre 2016 et à l'origine de mes réflexions sur la question (lire mon premier post sur la question ici).

Tout comme sa sœur Beyoncé et bien d'autres stars médiatiques afro-américaines ou "poc" (peoples of color) de la culture pop des années 2000 (Nicki Minaj, Kanye West…), la chanteuse Solange s'inscrit dans un mouvement général de renvoi à l'Antiquité, une tradition ancrée dans toute une partie de ce que l'on nomme le *Black Power* (mais pas seulement, cf David Withun, African Americans and the Classics: An Introduction), mais généralement plus dirigée vers l'Égypte ancienne. Il s'agit même de l'un des aspects les plus controversés de l'Afrocentrisme, un courant dont le but est de démontrer l'identité particulière et les apports des cultures africaines à l'histoire mondiale (pour un résumé des débats, voir l'ouvrage Afrocentrism. Mythical Past and Imagined Homes). Si toute la période pharaonique est concernée par cette approche, c'est paradoxalement Cléopâtre, grecque et caucasienne, qui a focalisé le plus l'attention des créateurs et des politiques.

La dernière reine d'Égypte est en effet au cœur de débats sans fin sur son ethnicité : blanche et macédonienne d'une part, noire et africaine d'autre part. Une rapide recherche sur internet vous permettra de constater l'ampleur d'un débat qui paraît étonnant vu depuis la France, mais qui remonte au XIXe siècle, quand Cléopâtre devint une figure de proue des revendications de la femme noire au lendemain de la guerre de Sécession. En 1858 déjà, le sculpteur William Story représente Cléopâtre avec des "lèvres nubiennes" (selon la critique). Le choix du sujet ainsi que de son physique sont politiques : le dilemme qui s'est posé à Cléopâtre – choisir la mort ou subir l'esclavage – est rapproché du sort de l'Afrique et de tous ceux que l'on a forcé à la quitter pour aller en Amérique. Quarante ans plus tard, la dernière reine d'Égypte fait partie, en 1918, des "grands hommes de couleur" de l'ouvrage de George Wells Parker. Suite à ces œuvres et écrits, Cléopâtre se transforme en porteuse d'étendard des noirs opprimés par les blancs.

Incarner aujourd'hui une Cléopâtre noire renvoie donc un message lié à l'afrocentrisme, et pas seulement à sa condition de femme. En effet, la reine égyptienne est également une icône féministe par la plupart des femmes qui y font référence. Les chanteuses blanches l'incarnent elles aussi (voir notamment le clip de Katy Perry pour *Dark Horse*), mais cela est généralement moins subversif et joue sur des éléments différents : la mangeuse d'homme, la philosophe face à la mort, l'exotisme… Elle est synonyme de pouvoir et d'insoumission (pour

en lire plus à ce sujet, voir le livre de François de Callataÿ paru en 2015 : *Cléopâtre : usages et mésusages de son image*).

Noire ou blanche, toute femme séduisante placée dans un décor égyptisant devient Cléopâtre aux yeux du public, mais il arrive que d'autres personnages surgissent. On peut ainsi repérer une robe-tête de pharaon lors du *Formation Tour* de Beyonce. Récemment, c'est Néfertiti qui a multiplié les apparitions. Keke Palmer l'incarne dans son clip *Hands Free,* Beyonce la fait défiler lors de son live aux VMA 2016 (sobre, rapide, mais efficace) et la met à l'honneur dans son faire-part de grossesse. Michael Jackson avait lui-même mis en scène une Néfertiti noire (incarnée par Iman) dans le clip de *Remember The Time* en 1992.

Les femmes noires semblent être les premières à tenter de s'insérer dans un héritage antique, mais les hommes n'hésitent pas non plus à y avoir recours. C'est ainsi le cas de Drake ou de Kanye West, notamment avec son titre *MONSTER* dans lequel il demande "Have you ever had sex with a pharaoh?" ou dans le clip à l'esthétique soignée du titre *POWER* (utilisé pour la publicité *Invictus,* analysée sur Antiquipop ici) au sein duquel les renvois à l'Antiquité classique sont omniprésents.

Ce qui change au cours des années 2000, c'est que l'héritage égyptien (supposé "noir") n'est plus le seul dont se saisissent les artistes afro-américains : l'Antiquité dite classique, grecque et romaine, apparaît de plus en plus fréquemment, et hors de question de se limiter à une gladiatrice africaine ou à une reine orientale : soldats, divinités et monstres antiques sont également concernés. Rihanna a ainsi notamment incarné pour Damien Hirst une Gorgone noire inédite, quand Azealia Banks en donnait une version nordique très politique. Le choix de ces chanteuses d'incarner ce monstre célèbre s'explique peut-être par le fait que certains voient dans la Méduse grecque la réinterprétation d'une déesse africaine aux serpents, coiffée à l'origine de dreads : la littérature, non scientifique, est abondante à ce propos sur des sites dédiés à l'Afrique et à ses cultures (voir par exemple True Origin of Medusa – The lady with the snake hair? Or Dreadlocks?).

En France, on peut constater un mouvement similaire : dans l'un des ses derniers clips, *Cabeza,* la rappeuse Shay incarne une Aphrodite noire, tout en se comparant à Cléopâtre dans les paroles. Booba renvoie à l'Antiquité sous des formes inattendues. Le discours semble néanmoins nettement moins élaboré qu'aux USA, et surtout moins politique : la sexualité et la fortune sont au cœur des références.

Les icônes noires de la culture pop s'approprient donc des modèles censés être promis aux caucasiens et ne veulent plus incarner les minorités opprimées à travers les âges, dont les représentations sont souvent caricaturales et négatives (esclaves, prostituées, sauvages…). Le sujet est loin d'être apaisé, les historiennes Mary Beard ou Sarah Bond en ont récemment (2017) fait les frais : lorsqu'elles ont publié des articles scientifiques à propos de la diversité ethnique et de la couleur dans le monde romain, l'extrême droite les a harcelées et menacées de mort. Pourtant, si les sources sont là et que l'on est capable d'imaginer une femme avec des serpents à la place des cheveux, pourquoi ne pas l'imaginer noire ? Cette problématique anime aussi régulièrement les communautés de l'*heroicfantasy* (dans un monde peuplé d'elfes et de dragons, est-il si difficile d'imaginer la présence de personnages noirs ?). L'imaginaire occidental contemporain est tout simplement presque unilatéralement blanc, et tout le monde n'est, semble-t-il, pas prêt à voir cela changer.

Alors que l'Antiquité égyptienne, jugée compatible avec l'histoire « noire », avait capté l'attention des personnages médiatiques afro-américains jusqu'à ces dernières années, ces derniers s'emparent donc à présent d'une Antiquité revendiquée parfois violemment par l'Occident blanc. La Grèce démocratique, la Rome républicaine ou les mythes antiques appartiennent aussi bien aux blancs qu'aux noirs. Beyoncé s'est ainsi aussi bien métamorphosée en Alexandre le Grand qu'en Louis XIV : le fait qu'il s'agisse d'hommes confirme que l'idée n'est pas d'être fidèle au modèle, mais d'en saisir la valeur intrinsèque.

Il existe également une part de revendication d'un passé plus récent dans la référence à l'Antiquité classique : la période esclavagiste aux États-Unis. La maison de maître de style néo-classique constitue en effet l'un des symboles de cette période de l'histoire des États-Unis ; on la retrouve évidemment en 2012 dans *Django Unchained* de Tarantino (à propos des liens entre plantations esclavagistes et néo-classicisme, voir The Archaeology of Slavery: A Comparative Approach to Captivity and Coercion). Le décor du clip de Solange Knowles pour « Don't touch my hair » fait selon moi volontairement écho aux villas néo-classiques des plantations négrières, que l'on devine également dans certains clips de sa sœur Beyoncé. Les clips de Nicki Minaj montrent eux souvent la rappeuse dans ce type de villas, lors de fêtes « bling bling » au public très afro-américain. Aux États-Unis, cette architecture est évocatrice, sans ambiguïté, de l'exploitation des Noirs par les Blancs : la polémique provoquée par Michelle Obama lorsqu'elle a rappelé que la Maison-Blanche elle-même avait été construite par des esclaves noirs en est une bonne illustration. Le message est clair : ces villas, encore largement occupées par une population blanche de nos jours, leur architecture néo-classique ou le succès des entreprises américaines dû à l'esclavage, tout cela appartient au passé afro-américain, revendiqué par Solange, et pas seulement aux descendants des esclavagistes.

L'Antiquité est considérée assez unilatéralement comme un héritage universel en Occident, *a fortiori* aux USA (lors d'un voyage à Athènes, Barack Obama soulignait en 2016 la dette des démocraties occidentales à la Grèce), et peut donc, à ce titre, être théoriquement reprise par tout un chacun, quelle que soit son ethnie ou sa couleur de peau. Sans cesse remise à jour, et réinventée, son utilisation est souvent politique : elle l'est ici sans ambages. Par son instrumentalisation au cours des âges, l'Antiquité est devenue un médium revendicatif et constitue de longue date un outil de la lutte des droits civiques des Afro-Américains qui s'approprient des schémas employés par les oppresseurs blancs ou revendiquent une partie de cette histoire comme leur. Beyonce a d'ailleurs fait appel à plusieurs reprises à l'artiste Awol Erizku, notamment connu pour ses détournements d'œuvres de Vermeer, Caravage ou de Vinci avec des modèles noirs. « There are not that many colored people in the galleries that I went to or the museums that I went to […] I was just like, 'when I become an artist I have to put my two cents in this world » explique-t-il. Il est enfin intéressant de noter que la religion est largement laissée de côté dans ces références. L'Antiquité citée, égyptienne ou classique, n'est généralement pas l'Antiquité biblique, alors que les chanteuses blanches américaines n'ont jamais hésité à s'en emparer et à le brandir (Katy Perry est fille de pasteur, le cas de Madonna se passe de commentaire, celui de Lady Gaga mériterait un développement conséquent). Beyonce, ex-membre d'un groupe nommé, faut-il le rappeler, *DestinyChild*, a néanmoins récemment joué la carte de la vierge noire pour ses faire-part de grossesse puis de naissance et pour un live aux *Grammy Awards* 2017. On peut envisager que cette relative mise à distance est liée à une volonté d'universaliser la communication, de même que l'usage de l'Antiquité permet d'évoluer en terrain largement déminé d'un point de vue religieux.

En 2017, les stars afro-américaines n'ont jamais autant contrôlé leur image et leur communication : leur politisation récente (qu'elle soit sincère ou constitue une stratégie

marketing) et leurs revendications reflètent un mouvement de fond et l'accentuent en lui donnant une visibilité jusque là inenvisageable grâce à leur *fanbase* très développée et à la diffusion immédiate de leurs productions dans le monde entier. Entre revendications politiques et uniformisation culturelle, la dimension *antiquisante* de leurs productions, notamment visuelles, permet de saisir une partie de ce basculement, amorcé dans le monde académique américain depuis la fin des années 1980 (voir le bilan dressé par David Withun dans *African Americans and the Classics: An Introduction* en septembre 2017). À travers des références à une culture antique censée être commune à leurs différents publics, mais en réalité réservée aux blancs, les artistes de couleur se la réapproprient et la redistribuent dans un format renouvelé et ouvert. Même dans la pop, même avec l'Antiquité, *representation matters*.

*

Les articles du carnet Antiquipop suivants ont conduit aux réflexions présentées ci-dessous :

- Azealia Banks, Méduse nordique – Ice Princess : https://antiquipop.hypotheses.org/490
- Booba « Nero Nemesis » – Des références ambiguës à l'Antiquité : https://antiquipop.hypotheses.org/1251
- Britney Spears, Beyoncé, Pink et Enrique Iglesias – We Will Rock You (Pepsi) : https://antiquipop.hypotheses.org/83
- Don't Touch my hair – Solange : https://antiquipop.hypotheses.org/2058
- I have three hearts – Beyoncé as Black Venus : https://antiquipop.hypotheses.org/2261
- Invictus/Olympéa : quand les publicités de Paco Rabanne ont un parfum d'Antique : https://antiquipop.hypotheses.org/1015
- Katy Perry reine du Nil – Dark Horse : https://antiquipop.hypotheses.org/60